

L'IMAGE DE NEIGE

Miracle enfantin

L'Image de Neige

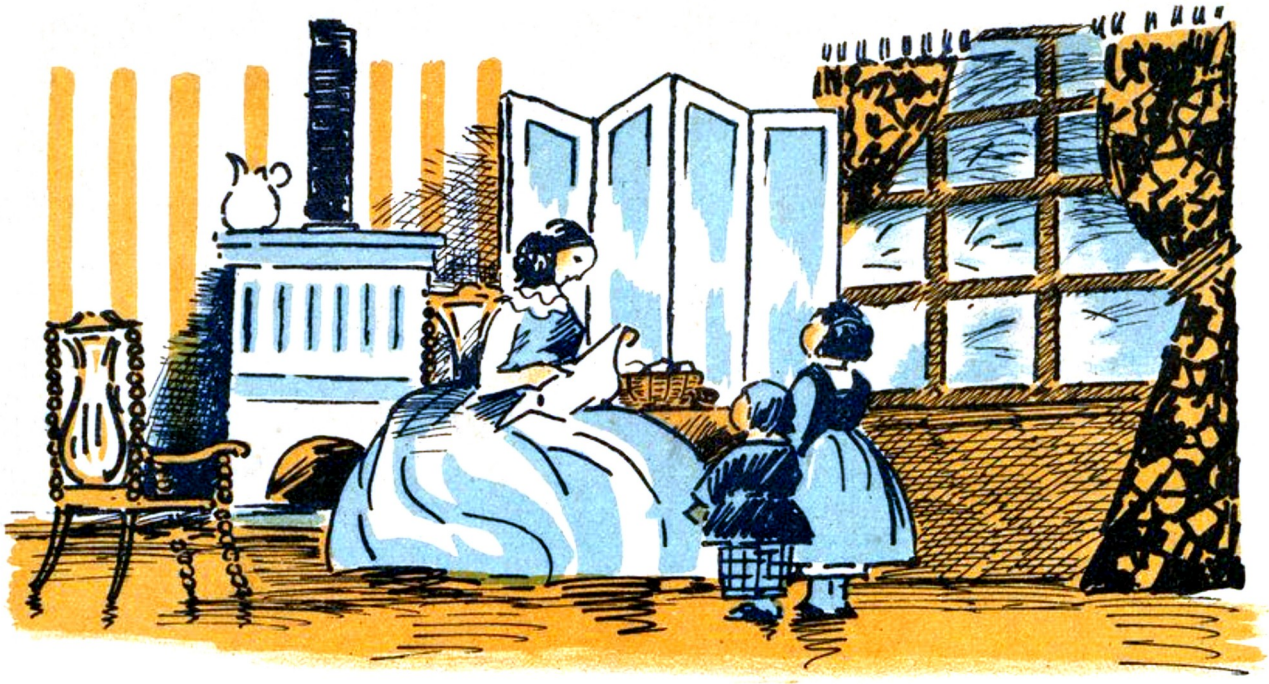


Auteur : Nathaniel Hawthorne

Illustrateur : André Hellé

Traduction française : Marc Logé

Mise en forme : Cyrille Largillier



L'ouragan venait de cesser et un soleil éclatant et froid éclairait l'après-midi glacial d'hiver. Les deux enfants demandèrent à leur mère la permission d'aller jouer dans la neige fraîchement tombée. L'aînée des enfants était une petite fille que ses parents et ses amis appelaient Violette. Mais son frère était connu sous le sobriquet de Pivoine, à cause de la rougeur de son petit visage rond et large qui rappelait à tout le monde le soleil et les grandes fleurs rouges de ce nom. Le père de ces deux enfants, un certain M. Lindsey, était un homme excellent, mais extrêmement terre à terre, qui exerçait la profession de quincaillier et qui était fermement habitué à considérer toutes les questions qui se présentaient à lui du point de vue du plus strict bon sens. Bien qu'ayant un cœur aussi tendre que celui de la plupart des hommes, il avait une tête aussi dure et aussi impénétrable (donc peut-être aussi vide) qu'une des marmites de fer qu'il vendait.



D'autre part, la mère des enfants avait une tendance vers la poésie, ce qui donnait à son caractère un trait de beauté irréaliste ; fleur délicate et couverte de rosée, qui avait survécu à sa jeunesse imaginative et qui réussissait à vivre au milieu des réalités poussiéreuses du mariage et de la maternité.

Donc, comme je l'ai déjà dit, Violette et Pivoine supplièrent leur mère de leur permettre de jouer dans la neige nouvelle.

Les enfants demeuraient dans une ville et ne disposaient pour tout terrain de jeu que d'un minuscule jardinet devant la maison et séparé de la rue par une barrière blanche. Mais les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles et leurs branches étaient enveloppées d'une légère couche de neige qui formait ainsi une espèce de feuillage hivernal, dont quelques stalactites simulaient çà et là les fruits.

— Oui, Violette, oui, mon petit Pivoine, vous pouvez aller jouer dans la neige nouvelle, dit leur maman souriante.

Les deux enfants sortirent en sautant à cloche-pied, puis un bond les porta au beau milieu d'un grand tas de neige d'où Violette émergea tel un bruant de neige, tandis que le petit Pivoine réussit à se dégager, son visage rond tout épanoui.



Lorsqu'ils se furent bien bombardés de boules de neige, et qu'ils furent tout blancs, Violette proposa tout à coup :

— Tiens ! Tiens ! Pivoine, que dirais-tu de faire une image de neige, l'image d'une petite fille, et tu sais elle pourra courir et jouer avec nous pendant tout l'hiver. Oh ! que ce sera amusant !

— Oh oui ! s'écria Pivoine, et maman viendra la voir !

— Oui, dit Violette, maman verra la nouvelle petite fille. Mais il ne faudra pas qu'elle la fasse entrer dans le salon chauffé. Car tu sais que notre petite sœur de neige n'aimera pas la chaleur.

Et aussitôt les enfants se mirent au travail pour créer une image de neige qui pourrait courir !

La vue de ces joyeux petits enfants tout absorbés par leur travail était un spectacle charmant. Ils révélaient, du reste, une adresse surprenante. Violette commandait et elle dirigeait Pivoine, tandis que de ses doigts adroits et délicats elle modelait toutes les parties les plus fines de l'image de neige. Celle-ci, du reste, ne semblait guère être l'œuvre des enfants ; elle paraissait plutôt grandir sous leurs doigts, tandis qu'ils jouaient autour d'elle, tout en discutant à son sujet. Leur mère était très surprise de cela, et plus elle les regardait, plus elle était étonnée.

— Mes enfants sont vraiment remarquables, songea-t-elle avec un petit sourire d'orgueil. Quels sont les enfants qui sauraient réussir du premier coup à créer avec de la neige une silhouette ressemblant de si près à celle d'une petite fille !

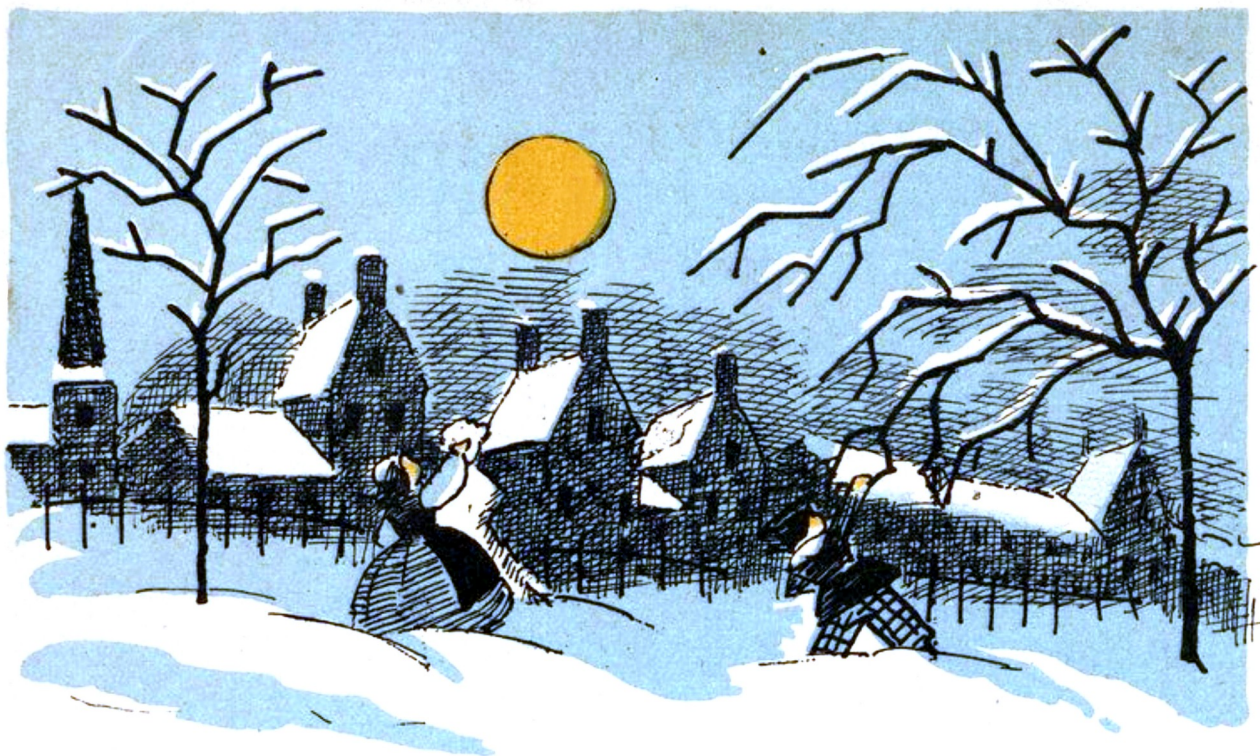
Pendant quelques instants, le bourdonnement continu des voix des enfants se fit indistinct, tandis que Violette et Pivoine travaillaient en un heureux accord. Violette paraissait toujours être l'esprit dirigeant, tandis que Pivoine était plutôt l'ouvrier et lui apportait de la neige des quatre coins du jardin.

— Pivoine ! Pivoine ! cria Violette à son frère qui s'était éloigné, apporte-moi ces légères guirlandes de neige qui pendent aux branches inférieures du poirier. Tu les atteindras facilement en grimpant sur ce tas de sable. J'en ai besoin pour faire les boucles qui orneront la tête de notre sœur de neige.

— Les voici, Violette, répondit le petit garçon. Prends garde de ne pas les briser. Oh, bravo ! C'est charmant !

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ainsi ? demanda Violette d'un ton très satisfait. Et maintenant il nous faut deux petits morceaux de glace étincelants pour faire ses yeux

brillants. Elle n'est pas encore terminée. Maman verra comme elle est belle ! Mais papa dira seulement : « Bah ! quelle sottise ! Rentrez vite ! Vous allez attraper froid ! »



— Appelons maman pour qu'elle vienne la voir, dit Pivoine.

— Maman ! Maman !! Maman !!! Regarde la jolie petite fille que nous venons de modeler.

La mère posa son ouvrage un instant et regarda par la fenêtre. Mais il advint que le soleil (car c'était un des jours les plus courts de l'année) était si près de toucher le bord du monde que ses derniers rayons éblouirent la bonne dame qui ne put distinguer ce qu'il y avait dans le jardin. Pourtant elle aperçut une petite silhouette blanche qui semblait avoir beaucoup de ressemblance avec un enfant humain. Et elle vit Violette et Pivoine qui travaillaient toujours.

— Ils font tout mieux que les autres enfants, songea-t-elle avec satisfaction. Rien d'étonnant qu'ils fassent de plus belles images de neige !

Elle reprit sa couture ; le crépuscule tombait. La mère écoutait toujours, cherchant à distinguer une parole de temps en temps. Elle était amusée de constater à quel point leurs petites imaginations avaient été exaltées par leur travail. Ils avaient vraiment l'air de croire que l'enfant de neige allait se mettre à courir et à jouer avec eux !

— Quelle gentille camarade de jeu nous aurons tout l'hiver, dit Violette. J'espère bien que papa n'aura pas peur qu'elle nous donne un rhume. Tu vas bien l'aimer, Pivoine ?

— Ah oui ! s'écria Pivoine. Et je l'embrasserai, et elle s'assoira près de moi et boira un peu de mon lait chaud.

— Oh non, Pivoine, dit Violette très sagement. Ça, c'est impossible. Le lait chaud serait très indigeste pour notre petite sœur de neige. Les petites gens de la neige, comme elle, se nourrissent exclusivement de glaçons.

Il y eut quelques instants de silence, puis, tout à coup, une forte rafale balaya le jardin et secoua la fenêtre du salon. Et la mère allait taper sur la vitre avec son dé pour rappeler les enfants, lorsqu'ils l'appelèrent tous deux joyeusement, comme s'ils étaient ravis d'un événement qui venait de se produire, mais qu'ils avaient prévu depuis longtemps.

— Maman ! Maman ! Nous avons terminé notre petite sœur de neige et la voici qui court avec nous dans le jardin !

La mère se leva et regarda dans le jardin d'où le soleil avait disparu. Et que croyez-vous qu'elle vit ? Violette et Pivoine qui jouaient avec une petite fille tout en blanc, aux joues rosées et aux boucles dorées ! On eut dit que les trois enfants s'étaient connus toute leur vie ; et la mère se dit que ce devait être la fille d'un de leurs voisins qui était accourue jouer avec Violette et Pivoine. Elle alla donc à la porte d'entrée afin d'inviter la petite étrangère à rentrer, car maintenant qu'il n'y avait plus de soleil il commençait à faire très froid dehors.

Mais elle hésita un instant sur le seuil. Elle commença à douter s'il s'agissait après tout d'une enfant véritable et si ce n'était point un simple tourbillon de neige légère que le vent d'ouest glacial faisait voler d'un coin à l'autre du jardin. L'aspect de la petite étrangère présentait certainement quelque chose de très étrange. La mère ne pouvait se rappeler avoir vu un visage comme le sien parmi tous les enfants du voisinage, avec son coloris blanc pur et rose et les boucles dorées qui dansaient autour de son front et de ses joues. Et quant à sa robe blanche qui voletait dans la brise, ce n'était certes pas la toilette dont aucune mère raisonnable revêt sa petite fille au beau milieu de l'hiver. La bonne et prudente maman de Violette et de Pivoine frissonna en regardant les pieds nus chaussés de pantoufles blanches de la petite étrangère. Cependant, l'enfant ne paraissait pas du tout gênée par le froid et dansait si légèrement par-dessus la neige que la pointe de ses

pieds y laissait à peine de trace ; Violette arrivait tout juste à la suivre, tandis que Pivoine venait bon dernier.

Une fois, au cours de leur jeu, la petite étrangère se plaça entre Violette et Pivoine et, leur prenant à chacun la main, elle bondit joyeusement en avant, les entraînant à sa suite. Mais Pivoine retira presque aussitôt sa menotte, qu'il se mit à frotter très fort, comme s'il avait l'onglée, et Violette se dégagea à son tour, quoique moins brusquement, en remarquant gravement qu'il était préférable de ne pas se tenir par la main. L'enfant blanc ne répondit rien ; elle continua simplement à danser aussi gaiement qu'au paravant.



Tout à coup, un vol d'oiseaux de neige traversa le ciel. Il était tout naturel qu'ils évitassent Violette et Pivoine. Mais, fait étrange, ils volèrent tout droit vers la petite fille en robe blanche et se mirent à voler joyeusement autour de sa tête, se perchent sur ses minces épaules. Ils semblaient reconnaître en elle une ancienne connaissance. De son côté, elle paraissait ravie de voir ces petits oiseaux qui sont les petits-fils du Bonhomme Hiver, et elle les accueillit en leur tendant ses mains grandes ouvertes. Alors ils essayèrent tous de se percher sur ses huit petits doigts et sur ses pouces, se poussant l'un l'autre avec de grands battements de leurs ailes minuscules. L'un d'eux se nicha même tendrement contre son sein, un autre lui becqueta les lèvres. Et ils paraissaient aussi heureux que lorsqu'ils prenaient leurs ébats dans une tempête de neige.

Violette et Pivoine considéraient ce joli spectacle en riant, car ils prenaient autant de plaisir à voir leur nouvelle amie jouer ainsi avec ces petits visiteurs ailés que s'il se fût agi d'eux-mêmes.

— Violette, dit leur maman très intriguée, sois sérieuse un instant et dis-moi la vérité. Quelle est cette petite fille ?

— Ma chère maman, répondit Violette en levant son petit visage sérieux vers sa mère, je t'ai dit la stricte vérité. C'est la petite image de neige que Pivoine et moi venons de faire. Pivoine te le dira aussi bien que moi.

— Mais oui, maman, affirma Pivoine, son petit visage cramoisi tout sérieux. C'est la petite fille de neige. N'est-ce pas qu'elle est jolie ? Mais, oh maman, que sa main est froide !

Tandis que maman hésitait encore, ne sachant trop que penser ni que faire, la grille de la rue fut repoussée et M. Lindsey parut, enveloppé d'une grande pèlerine, un bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux oreilles et les mains protégées par de gros gants très épais. M. Lindsey était un homme d'un certain âge, dont le visage, rougi par le vent et pincé par le froid, avait une expression lasse mais pourtant heureuse. Ses yeux s'avivèrent en apercevant sa femme et ses enfants, bien qu'il ne pût s'empêcher d'exprimer sa surprise de les trouver tous dehors par un froid aussi glacial, après le coucher du soleil. Il aperçut bientôt la blanche petite étrangère qui courait ici et là dans le jardin, tandis que les oiseaux de neige continuaient à voler autour de sa tête.



— Quelle est donc cette petite fille ? demanda l'excellent et sensé M. Lindsey. Sa mère doit assurément être folle pour lui permettre de sortir par un froid pareil, vêtue de cette légère robe blanche et ces minces pantoufles.

— Mon cher mari, répondit sa femme, je ne connais pas plus cette petite fille que toi. Elle appartient sans doute à un de nos voisins. Mais, ajouta-t-elle en riant, comme pour s'excuser de répéter une aussi absurde histoire, Violette et Pivoine insistent qu'elle n'est que l'image de neige qu'ils se sont amusés à faire tout l'après-midi dans le jardin.

— Oui, père, dit Violette. C'est l'image de neige que nous avons faite parce que nous avons envie d'une autre camarade de jeu.

— Allons ! Allons ! mes enfants, ne racontez pas de bêtises s'écria leur excellent père qui, comme nous l'avons déjà dit, considérait toute chose du point de vue du plus pur bon sens. Ne me dites pas que vous fabriquez des petites filles vivantes avec de la neige. Voyons, ma femme, il ne faut pas que cette petite étrangère demeure un instant de plus dehors. Nous allons la faire entrer au salon et nous lui donnerons un bon souper de pain au lait bien chaud. En attendant, je vais aller chez tous nos voisins m'informer d'où elle vient et, si c'est nécessaire, j'enverrai le crieur proclamer dans les rues que nous avons recueilli une petite fille perdue.

En disant ces mots, l'excellent homme se dirigea vers la petite fille blanche, animé des meilleures intentions du monde. Mais Violette et Pivoine saisirent chacun une main de leur père et l'implorèrent de ne pas obliger la petite étrangère à rentrer dans la maison.

— Cher père, s'écria Violette en se campant devant lui, je t'ai dit l'exacte vérité. C'est notre petite fille de neige et elle ne peut vivre que tant qu'elle respire le vent frais de l'ouest. Ne la fais pas entrer dans une chambre surchauffée.

— Oui, papa, cria Pivoine en tapant du pied tant il était en colère, ce n'est que notre petite fille de neige. Elle n'aimera pas le poêle brûlant !

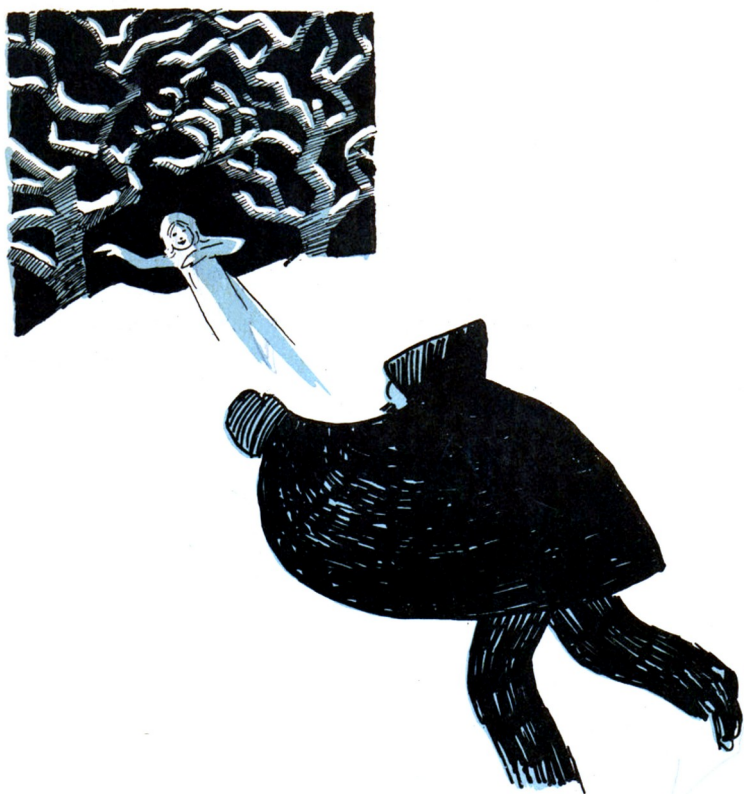
— Voyons, voyons, mes enfants, assez de sottises, s'écria leur père, riant mais agacé par ce qu'il prenait pour un sot entêtement de leur part. Rentrez tout de suite à la maison. Il fait trop froid pour continuer à jouer dehors. Il me faut m'occuper de cette petite, sans quoi elle va attraper la mort par ce froid.

— Oh mon cher mari, dit sa femme à voix basse, car elle venait d'examiner de près la petite fille et elle était encore plus intriguée qu'auparavant, il y a quelque chose de très

étrange dans toute cette histoire. Sans doute me trouveras-tu très sotte, mais ne crois-tu pas qu'un ange invisible a peut-être été attiré par la simplicité et la bonne foi avec lesquelles nos enfants ont entrepris leur tâche ? N'a-t-il pas peut-être consacré une heure de son immortalité à jouer avec eux ? De sorte que le résultat est ce que nous appelons un miracle ?

— Ma chère femme, dit son mari en riant de tout son cœur, tu es aussi enfant que Violette et Pivoine !

Mais le bon M. Lindsey était entré dans le jardin et se dégagait de l'étreinte de ses enfants qui le poursuivaient de leurs voix aigrelettes en l'implorant de laisser la petite fille de neige continuer de s'amuser dans le vent glacial. À son approche les oiseaux de neige s'envolèrent. La fillette blanche s'enfuit également, en secouant la tête comme pour dire : « Je vous en prie, ne me touchez pas ! » Et elle semblait prendre un malin plaisir à le mener à travers la neige la plus épaisse. Une fois, l'excellent homme trébucha et s'aplatit sur le visage, et lorsqu'il se releva, sa grosse pèlerine toute blanche de neige, il ressemblait à un énorme bonhomme de neige ! Des voisins qui le regardaient derrière leurs rideaux se demandaient avec curiosité ce que le pauvre M. Lindsey pouvait bien avoir à courir d'un côté à l'autre de son jardin à la poursuite d'un tourbillon de neige que le vent poussait çà et là. Enfin, après s'être donné beaucoup de mal, il réussit à acculer la petite étrangère dans un coin d'où elle ne pouvait lui échapper.



— Allons, viens, petite malicieuse, s'écria l'excellent homme en la saisissant par la main. Je t'ai enfin attrapée ! Nous allons te mettre des bons bas de laine pour réchauffer tes petits pieds glacés et nous t'envelopperons dans un châle bien chaud. J'ai bien peur que ton pauvre petit nez blanc ait été touché par le gel. Mais nous le guérirons. Allons, viens avec moi.

Son sage visage violacé par le froid était éclairé par un sourire bienveillant, tandis qu'il entraîna l'enfant de neige vers la maison. Elle le suivit, tête basse, à contre-cœur ; et tandis que le bon M. Lindsey la menait vers la porte d'entrée, Violette et Pivoine, les yeux pleins de larmes, l'implorèrent encore une fois de ne pas forcer leur petite image de neige à entrer dans la maison.

— Ne pas la faire entrer ! s'écria leur père, outré. Mais tu es folle, ma petite Violette. Et toi aussi, Pivoine ! Elle est déjà si froide que sa main a presque glacé la mienne malgré mes gros gants ! Vous voulez donc la voir mourir de froid ?

Et sans ajouter un mot de plus, cet homme d'un grand bon sens mena la petite fille qui s'affaissait, s'alanguissait de plus en plus, hors de l'air glacé, dans son salon confortable. Un grand poêle rempli jusqu'au bord d'anthracite incandescent dardait un rayon brûlant par le mica de sa porte et faisait fumer et bouillir d'excitation le broc d'eau qui était posé dessus. L'atmosphère de la pièce était lourde et renfermée. Le thermomètre accroché au mur marquait 28 degrés. Le bon M. Lindsey plaça la petite étrangère en face du poêle incandescent.

— Là ! Maintenant elle sera réconfortée, s'écria-t-il avec son sourire bienveillant. Considère-toi comme chez toi, mon enfant.

La petite fillette blanche paraissait bien triste, bien affaissée, tandis qu'elle se tenait sur le tapis devant le poêle, dont le rayon brûlant la traversait comme une pestilence. Elle tourna un regard chargé de désir vers les fenêtres, par les rideaux rouges desquelles elle aperçut les toits couverts de neige et les étoiles qui scintillaient froidement, et toute la délicieuse intensité d'une nuit glacée. Le vent coupant secouait les vitres comme s'il la sommait de sortir. Mais l'enfant de neige se tenait alanguie devant le poêle.

Cependant l'homme sensé ne vit rien d'anormal.

— Allons, maman, dit-il, donne-lui tout de suite des gros bas et un châle de laine, et dis à Dora de lui faire chauffer du lait. Vous autres, Violette et Pivoine, tâchez d'amuser

votre petite amie. Voyez, elle est toute dépaysée de se trouver dans un milieu inconnu ! Pour moi, je m'en vais aller chez les voisins m'informer quels sont ses parents.

La mère était allée à la recherche des bas et du châle. Sans prêter la moindre attention aux remontrances de ses enfants qui continuaient à murmurer que leur petite amie n'aimait pas la chaleur, le bon M. Lindsey s'en fût, en refermant soigneusement la porte derrière lui. Remontant le col de sa pèlerine jusqu'au-dessus de ses oreilles, il sortit de la maison. Mais à peine fut-il parvenu à la grille du jardin, qu'il fut rappelé par les cris aigus de Violette et de Pivoine et par des coups de dé frappés contre les vitres du salon.



— Mon ami ! Mon ami ! Il est inutile d'aller chercher les parents de l'enfant ! s'écria sa femme dont il distingua le visage horrifié derrière les vitres.

— Nous te l'avions bien dit, papa, lui crièrent Violette et Pivoine lorsqu'il rentra au salon. Tu as voulu de toute force la faire entrer ici, et maintenant notre chère, notre belle image de neige est toute fondue !

Et leurs propres visages ruisselaient de larmes, de sorte que leur père, constatant quelles choses étranges se produisent parfois dans la vie quotidienne, se demanda avec inquiétude si ses enfants n'allaient pas fondre également. Extrêmement perplexe, il demanda une explication à sa femme. Elle put seulement lui dire qu'ayant été rappelée au salon par les cris des enfants, elle n'avait trouvé aucune trace de la petite fille blanche, si ce n'est un tas de neige qui fondait sur le tapis.

— Et tu vois là tout ce qui en reste, dit-elle, en désignant une flaque d'eau devant le poêle.

— Oui, papa, ajouta Violette, en levant vers lui des yeux remplis de larmes et chargés de reproches, voilà tout ce qui reste de notre chère petite sœur de neige !

— Méchant papa, cria Pivoine en tapant du pied et (j'ai honte de l'avouer) en montrant le poing à son père. Nous t'avions bien prévenu que cela arriverait. Pourquoi t'as-tu fait rentrer ?

Et par le mica de sa porte, le grand poêle semblait fixer le pauvre M. Lindsey comme un démon aux yeux rouges, triomphant dans le mal qu'il venait d'accomplir.

Il s'agissait, comme vous l'avez sans doute déjà deviné, d'un de ces cas fort rares, mais qui se produisent parfois, où le sens commun lui-même se trouve en défaut. De l'histoire remarquable de l'image de neige qui peut paraître bien enfantine à cette classe de gens sagaces à laquelle appartenait le brave M. Lindsey, on peut cependant tirer plusieurs morales fort édifiantes. On pourrait, par exemple, montrer qu'une des leçons contenues dans cette histoire tend à prouver que les hommes, et surtout les hommes bienveillants, devraient bien réfléchir avant d'agir, et qu'avant de poursuivre leurs buts philanthropiques, ils devraient être certains de comprendre la nature de tous les rapports de l'affaire dont ils s'occupent. Ce qui a été reconnu bon pour l'un peut être absolument néfaste pour un autre, de même que la chaleur du salon qui convenait à des enfants comme Violette et Pivoine, entraînait tout simplement l'annihilation complète de la malheureuse image de neige.

Mais on ne peut rien apprendre à des hommes excellents de la trempe de M. Lindsey. Ils savent tout ! Oh oui, tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui pourra jamais être.

Et si quelque phénomène de la nature ou de la Providence dépasse jamais leur système, ils ne le reconnaîtront pas, même si cela se passe sous leur nez.

— Ma chère, dit M. Lindsey après un instant de silence, vois donc quelle quantité de neige les enfants ont ramenée sur leurs pieds ! Il y a une flaque d'eau devant le poêle ! Veilles dire à Dora d'apporter des torchons pour l'essuyer !

